

CÉCILE  
WAJSBROT  
L'Hydre de Lerne

RÉCIT

# L'Hydre de Lerne

DU MÊME AUTEUR

- Atlantique*, Zulma, 1993  
*Le Désir d'équateur*, Zulma, 1995  
*Mariane Klinger*, Zulma, 1996  
*La Trahison*, Zulma, 1997  
*Voyage à Saint-Thomas*, Zulma, 1998  
*Le Visiteur*, Le Castor astral, 1999  
*Pour la littérature*, Zulma, 1999  
*Nation par Barbès*, Zulma, 2001  
*Nocturnes*, Zulma, 2002  
*Caspar-Friedrich-Strasse*, Zulma, 2002  
*Beaune-la-Rolande*, Zulma, 2004  
*Le Tour du lac*, Zulma, 2004  
*Mémorial*, Zulma, 2005  
*Fugue*, avec des photographies de Brigitte Bauer,  
Estuaire, 2005  
*Conversations avec le maître*, Denoël, 2007  
*L'Île aux musées*, Denoël, 2008



Cécile Wajsbrot

# L'Hydre de Lerne

récit

DENOËL

© *Éditions Denoël*, 2011.

Extrait de la publication

L'hydre de Lerne : Serpent aquatique à plusieurs têtes. À peine l'une était-elle coupée que d'autres apparaissaient. Hercule parvint à vaincre le monstre avec l'aide d'Iolaos qui cautérisa chaque blessure, empêchant ainsi que d'autres têtes repoussent.





Ces temps-ci, je vais m'asseoir au bord du désastre et je regarde les gens et les humeurs s'éloigner, glisser à la dérive, comme si devant le banc coulait une rivière qui n'arrive jamais à la mer. Souvent il pleut, ou la lumière est grise, parfois un ciel d'orage permet la netteté des choses mais la plupart du temps règne une indifférence inconcevable en d'autres jours – mais j'ai appris qu'on ne peut rien prévoir.

J'accompagne les uns et les autres vers leur destin sans savoir où est le mien, les directions ne sont pas indiquées – qui m'accompagnera ? – et je leur prends le bras ou je leur parle, je les écoute, et puis que peut-il se passer ?

Il m'arrive de venir tous les jours au même endroit et de fixer le même point pour tenter de découvrir où ma vie aurait disparu, comme ces bateaux immenses qui finissent par quitter l'horizon. C'est incompréhensible, comment une chose aussi énorme, aussi évidente que sa propre vie pourrait-elle disparaître ? C'est pourtant ce qui m'est arrivé, certes, de l'extérieur on ne remarque rien, je suis toujours là et dans la glace je me reconnais, mais à l'intérieur tout

est changé. Peut-être est-ce à cause de la lente ascension qui nous mène au sommet des collines, au sommet des montagnes et nous fait redescendre insensiblement, sans avoir remarqué le passage. Nous nous sentons pareils dans la montée, pareils dans la descente, à l'arrivée, avons-nous accompli un voyage, le savons-nous seulement? Oui, peut-être est-ce l'âge, les chiffres qui s'ajoutent les uns aux autres sans qu'on s'en aperçoive et qui provoquent un changement de perspective. Quelque chose fait que l'horizon n'est plus le même, les occasions, les rencontres, les sujets de conversation, les pensées, qu'une partie de la vie a passé et que nous en abordons une autre, pas moins intéressante mais différente.

Ma vie a disparu, absorbée par les autres.

Quand on me pose une question, j'y réponds, quand on me demande quelque chose, je le fais. C'est quelquefois un tort, au mieux, un handicap.

La vérité.

L'espoir d'un absolu.

Le devoir moral.

Mots démodés.

J'habite près de l'air du temps et je vois les transformations, les façades restaurées, le passé qui devient l'avenir, la réhabilitation, le glissement, les cafés vides se remplissent, les restaurants se multiplient, la musique évolue, aussi, plus heurtée, plus rapide, il se passe quelque chose, c'est l'époque qui change, nous étions à l'après, la digestion des catastrophes, les guerres mondiales et les records d'atrocités, et voici que nous arrivons à l'avant, sans savoir ce qui nous

attend, en gardant l'impression que le pire est derrière nous alors qu'il pourrait bien être devant et qu'il faudrait rénover nos images, penser que le monstre qui attend ne nous attaquera pas dans le dos mais nous sautera au visage.

Il y a un moment où les choses deviennent opaques, le blanc des yeux comme une vitre qui s'interposerait entre le regard et la vie, entre la réalité intérieure et la réalité extérieure, et il serait tentant de se dire qu'à force de regarder, l'organe s'est usé, qu'il y a moins de souplesse et moins de transparence, que toutes les choses vues se sont conservées, qu'elles sont contenues quelque part et que, plus leur présence est nombreuse, moins il y a de la place pour le reste – l'à venir.

Je vois leurs yeux fatigués qui regardent pourtant ce que la vie pourrait encore leur apporter, attendant malgré tout quelque chose, une dernière surprise, une rencontre ou la vision de ce qu'ils n'ont jamais eu. La couleur reste la même mais, quand ils fixent un point, le regard semble poursuivre au-delà, ne plus savoir la précision ou ne plus la vouloir, avoir le droit à l'étendue, pouvoir s'offrir un infini où l'espace et le temps se rejoignent.

On pourrait croire qu'ils ont abandonné, qu'ils se disent ce n'est plus la peine, que l'opacité est comme un rideau, un volet qui commence à se fermer, une vitre plus épaisse qui protège du bruit, de l'agression du monde, on pourrait croire au renoncement et se dire qu'à leur âge, à leur place, on en ferait – on en fera – autant, que c'est le sens de la vie et le sens du temps, une sorte d'effacement, moins entendre, moins voir, moins parler, l'approche des singes

du bonheur qui ferment leurs oreilles, leur bouche et leurs yeux. Mais sommes-nous sûrs qu'il n'y a pas autre chose que nous ignorons et qu'ils voient, et que le jour où nous atteindrons cette autre vision, nous en dirons aussi peu parce qu'il est des endroits sans partage?

Je regarde les autres, ceux qui voient bien et ceux qui se détournent, ceux qui ne veulent pas voir parce qu'il faudrait transformer leur vision de la vie et que, souvent, nous préférons rester ce que nous sommes – ce que nous croyons être – plutôt qu'effectuer ce déménagement douloureux qui nous coûterait et nous ferait savoir ce qui se trouve à l'intérieur de nous.

J'étais à contre-jour et tout à coup, ma vision s'est troublée du côté gauche, comme si la lumière était trop dure, coupante, une partie du champ visuel s'est déformée, il y avait comme des vagues, une ondulation, un flou difficile à décrire. Je ne pouvais plus lire car une partie des lettres se dérobaient. J'ai mis mes lunettes pour me regarder dans la glace mais rien n'avait changé, mon œil était le même, simplement je ne le voyais plus entièrement, je ne me voyais pas entièrement non plus, comme si une partie, une bande s'était effacée. C'est cela, un effacement partiel. Les lunettes n'amélioreraient rien. J'étais avec celui qui m'apprenait le russe, il a proposé, ne lisons plus, je vais vous dire un poème et vous me direz ce que vous comprenez. Je pensais, c'est peut-être grave, il faudra appeler un médecin tandis qu'il commençait à réciter.

C'était un poème d'Essenine, au début je ne comprenais rien parce que je n'arrivais pas à me concentrer mais, peu à

peu, une partie du sens s'est dévoilée. Il écrivait une lettre à sa mère, il était loin mais lui promettait de revenir au printemps, lui demandant de ne pas s'inquiéter, de ne pas sortir sur la route à guetter le danger ou guetter son retour, il promettait de revenir.

Les mots, peu à peu, faisaient leur chemin, l'autre langue se frayait un passage, je commençais à comprendre, d'abord qu'il s'agissait de paroles d'apaisement, puis le sens de ces paroles, la poésie de leur répétition, la vision d'une mère égarée au carrefour dans de mauvais habits, l'ivresse consolatrice qui ne console pas, la déception de la jeunesse et la blessure que rien ne peut refermer – la quête de l'oubli.

Et ma vision s'est rétablie, tout redevenait comme avant, avec quel soulagement je voyais comme il m'avait toujours paru naturel de voir. Parfois, j'ai l'impression qu'il reste une fragilité, une sensibilité à la lumière, qu'à tout moment le décrochement pourrait se faire – ne sommes-nous pas sur une route de crête serpentant entre les abîmes, à la merci d'un faux pas ?

Mais voilà, la poésie d'Essenine m'a guérie et je garderai l'image d'une vieille femme sur la route attendant le retour de son fils, d'un fils qui pense à sa mère, et de cet homme capable de réciter un aussi long poème qui vient peut-être frapper à un endroit sensible – qui sait comment il vit et où est sa mère ?

Je suis avec ceux dont l'essentiel de la vie est derrière, je peux faire semblant de croire me trouver à mi-parcours mais même si ce serait mathématiquement possible, outre que l'âge de quatre-vingt-dix ans ne m'attire pas beaucoup,

que je ne souhaite pas vraiment le vivre, je sais quelle part est passée – la quête – avec ses errements, ses errances, ses rencontres – et la part qu'il me reste quelle qu'en soit la durée – la conscience.

Je suis donc avec eux, qui ont choisi de ne plus rien savoir, abandonnant en cours de route cette chose difficile qu'on peut appeler réalité, se retirant dans un monde où il est malaisé de les rejoindre, d'où ils appellent, pourtant, car personne n'aime être seul et qu'une trop grande solitude les a éprouvés qui leur a laissé, ont-ils cru, l'unique choix d'un renoncement. Toutes ces expressions qu'on emploie, baisser les bras, fermer les yeux, tourner le dos. Je garde les yeux ouverts – combien de temps encore ?

Il paraît qu'à la fin du siècle d'avant, le dix-neuvième, certains pensaient que l'œil, après la mort, conservait la dernière image de la vie, que, dans les cas d'assassinats, on pouvait chercher dans celui de la victime l'image de l'assassin. Même si ces expériences n'ont jamais rien donné, je cherche aussi. Les cicatrices du corps sont le portail des cicatrices de l'âme, des traits de déchirures invisibles, et le regard trahit la dureté des expériences par une fermeture étanche, une inquiétude, un égarement.

Faut-il donc préciser, passer du général au particulier, faire de ces considérations un récit, tout se mêle et les choses ne sont pas faciles, comment tisser les fils qui relient tant d'éléments d'apparence disparate, comment tout prendre à bras-le-corps, et de quel point de vue ? D'un côté chaque chose contient à la fois le détail et l'ensemble, comme chaque vie contient l'universel, et d'un autre

chaque personne, chaque rencontre est une île que les mers séparent du continent, un cap Horn à franchir par les nuits de grande solitude et nous, navigateurs, sommes plus seuls encore après l'avoir passé.

Nous rencontrons quelqu'un, un homme, une femme, nous le voyons dans son être ou sous l'aspect qu'il veut bien nous livrer, ce qu'il fait, ce qu'il croit, au mieux parvenons-nous à discerner l'hiatus entre ses paroles et ses actes, entre l'image de sa vie et sa vie, mais nous oublions toujours qu'il n'est pas seul, qu'il porte en lui comme nous portons en nous une histoire, et encore cela n'est rien, mais qu'il porte une famille c'est-à-dire une histoire familiale qui s'étend sur au moins trois générations. Lui, ses parents, ses enfants, ou lui, ses parents, ses grands-parents. Et ce qu'il nous dit est l'écho de ce que ses parents pouvaient dire à d'autres, répétant eux-mêmes ce qu'ils avaient entendu de leurs parents qui eux-mêmes... Nous sommes traversés d'un double mouvement, l'aller et le retour, aller vers les autres et revenir vers ce qu'on appelle les siens, sortir de sa famille et y revenir, selon les temps, les circonstances, les âges de la vie, selon ce que nous sommes, et notre balancier tient plus ou moins l'équilibre.

Nous sommes des sans famille errant sur l'océan, nous nous lançons dans des mouvements ou des actions, ou simplement dans notre vie, puis les chaînes invisibles se matérialisent, les liens que nous avons eu tant de mal à défaire se refont, tout à coup, notre bateau se trouve lesté et, tandis que les vagues gonflent et menacent, nous hésitons entre affronter la tempête et jeter l'ancre, nous ne savons plus où nous sommes, où est le port.

Le temps est froid, un mois d'avril qui hésite entre l'hiver et l'été mais tendant plutôt vers l'hiver, c'est l'absence de lumière, surtout, qui finit par être longue, l'idée, aussi, que la chaleur viendra d'un coup, sans transition, trop forte, trop pleine. Dans le monde, les événements se succèdent, les pays avancent et reculent, ce qui était devant revient derrière, ce dont on ne parlait jamais remonte à la surface, des mots inconnus dont l'apparition étonne, des mots que tout le monde prononce sans en connaître l'origine, la clé ne nous est pas davantage livrée qu'auparavant.

Il y avait ma grand-mère et il y a mon père. Ce n'est pas le même côté et ce n'est pas la même histoire, mais tous les deux ont perdu le langage. Ma grand-mère, c'était une attaque d'hémiplégie, l'hémisphère du langage touché, je la revois, assise dans le fauteuil roulant, en chemise de nuit et robe de chambre, plus jamais habillée, elle pour qui l'apparence comptait tant, c'était le côté droit, entièrement paralysé sans espoir de retour, ils utilisaient un terme, paralysie flasque, il a fallu se battre pour qu'elle ait droit à une rééducation, rééducation qu'elle boycotta dans l'hôpital sinistre où elle croyait qu'on allait l'abandonner. Ma mère était allée la chercher un jour où elle avait rendez-vous chez le cardiologue, avait sonné, personne ne répondait. Les pompiers, ma grand-mère gisant, inconsciente – depuis combien de temps – et le réveil à l'hôpital, paralysée. Au début, elle ne disait rien, poussait des gémissements, marmonnait des sons incompréhensibles dans lesquels je cherchais désespérément un sens, comme un message ultime qu'elle aurait à me transmettre – elle qui m'avait déjà transmis tant



de choses – puis les mots sont un peu revenus, certains, souvent elle montrait sa langue, faisant signe qu'elle ne pouvait plus parler, et pleurait quelquefois de son impuissance. Sans doute ses facultés étaient-elles diminuées car dans son état normal elle n'aurait pas supporté une telle dépendance, mais il lui restait assez de conscience pour se rendre compte de l'écart entre ce qu'elle pouvait avant et ce qu'elle pouvait maintenant. Les mots sont repartis au fil des mois et des années, pendant plus de cinq ans, à la fin il restait deux expressions qu'elle répétait souvent, *sans doute* et *non plus*. Elle était installée à la table de la salle à manger et regardait par la fenêtre, en arrivant, quand il faisait beau et que la fenêtre était ouverte, je faisais un bond, sur le trottoir, pour qu'elle me voie, un bouquet de fleurs à la main – elle m'avait appris qu'on ne vient jamais chez quelqu'un les mains vides – et quand elle me voyait, elle souriait. En repartant je lui faisais signe, elle agitait la main pour me dire au revoir et je gardais l'image de son visage si beau, malgré la maladie et l'âge, de ses yeux d'un bleu si clair, de ce geste presque mécanique, un geste de marionnette difficile à faire coïncider avec sa vie d'avant, sa vraie vie, faite de tant de courage, d'indépendance – d'une forme d'héroïsme. Là, par la force des choses, elle avait abdiqué. Installée à la table de la salle à manger, elle regardait par la fenêtre les autobus qui passaient le dimanche, lui procurant un peu de distraction, elle s'étonnait des gens assis à l'arrêt qui disparaissaient d'un coup sans qu'on ait vu l'autobus arriver, ou elle les regardait monter, descendre, les comptait, donnant parfois un chiffre juste, parfois un autre, des

mots faciles à prononcer – deux, trois – des monosyllabes où se concentrait ce qui lui restait de connaissance.

En regardant les autobus, pensait-elle à celui que, par miracle, elle n'avait pas pris, le jour de la rafle du Vél' d'Hiv, parce qu'elle avait réussi à faire repartir les policiers venus la chercher avec ses deux enfants, à qui elle avait sauvé la vie – comme ils le dirent, à sa mort, au rabbin venu préparer la cérémonie du cimetière, comme ils durent le supporter aussi car il n'est pas facile de devoir deux fois la vie à sa mère – pensait-elle aux jours vides de la vieillesse d'avant, à l'issue desquels elle me disait parfois, quand je lui téléphonais, j'ai pris trois autobus, signifiant à la fois sa solitude, son besoin de voyage et sa quête de la vie. Ou n'y avait-il que le mouvement qui la reposait de l'immobilité forcée, du silence pesant des dimanches de banlieue, d'une banlieue où elle se sentait exilée, faisant part de son désir de revenir à Paris sans le mettre en pratique, si bien qu'il était difficile de savoir si c'était un désir véritable ou un fantasme – mais qu'est-ce qu'un désir véritable?

À travers la perte de langage de ma grand-mère, je ne me sentais pas atteinte, du moins je ne crois pas, j'éprouvais au contraire une fierté absurde à la pensée qu'elle avait conservé jusqu'à la fin le français, qui n'était pas sa langue maternelle, et que, certes, venaient s'y mêler des mots de yiddish, mais pas beaucoup plus qu'avant. Tandis que la perte de langage de mon père m'atteint, peut-être parce que c'est mon père, qu'il n'y a pas entre nous l'écran protecteur d'une génération, mais sans doute aussi parce que sa perte du langage est liée à une perte de mémoire générale

et non à une paralysie, que les choses s'effacent peu à peu au lieu de rester figées dans une éternelle inaccessibilité. Les choses s'effacent, les noms propres, les noms de lieux, de personnes, les stations de métro, les villes de villégiature, les membres de la famille lointaine, proche – il est vrai que je ne l'ai jamais entendu appeler personne par son nom – puis les mots techniques ou simplement précis, puis l'écriture, l'initiale du prénom dans la signature, la signature, comme si tout le savoir péniblement acquis n'avait été qu'illusion, un vernis n'attendant que l'occasion de s'écailler, de partir, transformant l'assimilation – la plus grande partie de sa vie – en illusion, ébranlant de ce fait le fondement de ma vie. Pour lui, le langage n'est plus qu'un îlot promis à la submersion à la prochaine marée, et le français, une mince bande de terre se distinguant à peine du yiddish et du polonais, et l'étendue indistincte dans laquelle il se meut vient parfois menacer ma route – mes repères, mes balises.

Cette nuit, je participais à une étrange cérémonie de commémoration en hommage au cinéaste Robert Kramer, dont j'avais traduit des textes, dans mon rêve comme dans la réalité, qui apparaissaient à l'écran sous forme de citations. Tout à coup, quelqu'un est là, c'est lui, il ne veut pas révéler sa présence et donne un autre nom, un autre métier, Gabriel Perse, et il interviendra sous cette identité. Que va-t-il se passer, une projection, un colloque? Je sens confusément que quelque chose ne va pas mais c'est au réveil que je me dis, il est mort.

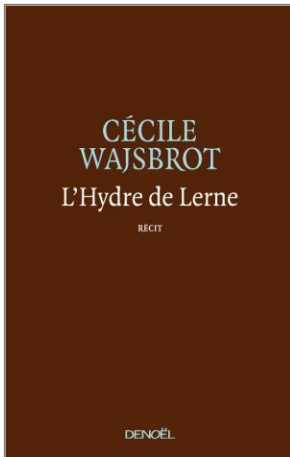
J'ai traduit récemment quelques textes autour de Robert Kramer pour un livre d'hommage, et ce travail me fut particulièrement pénible parce que ceux qui parlaient de lui et

de son œuvre en parlaient au présent et au futur, puisqu'il était en vie, à l'époque. Cette dissonance, cet écart me troublait, donnant le sentiment de pénétrer un domaine interdit, cette inquiétante étrangeté définie par Freud et qu'il nous arrive d'éprouver quand on sent l'ordre des choses perturbé. Ouvrir sur mon ordinateur le fichier d'un texte de lui ou d'un texte autour de lui me procurait un malaise, un sentiment de transgression – comme rappeler un mort chez les vivants. La veille, j'avais vu le film de Martin Scorsese, *Bringing Out the Dead*, l'histoire d'un ambulancier au regard fixe qui veut sauver des vies, qui affronte dans la nuit le passage de la vie à la mort et qui se heurte au souvenir de ceux qu'il n'a pu rappeler, de ceux qui sont restés sur l'autre rive et hantent les avenues sordides de New York comme les ombres anciennes hantent les Champs-Élysées ou les rives du Léthé. Et puis, le jour précédant cette nuit, j'avais commencé à apprendre par cœur – quelle expression bizarre quand on y pense – un poème de Marina Tsvetaïeva, un poème de jeunesse où elle s'adresse au passant qui se promènera un jour au cimetière et qui verra sa tombe, auquel elle demande de ne pas s'attrister, de considérer qu'elle aussi fut vivante, comme lui, l'enjoignant à cueillir des fleurs et à goûter aux fraises sauvages. Il faut dire que la première fois que j'avais lu ce poème, j'avais les larmes aux yeux parce que je pensais à la tombe de ma grand-mère, aux noisettes que nous y avions trouvées, un jour, j'imaginai les écureuils les ayant apportées – et depuis, chaque fois que je lis ce poème, quand j'en arrive aux fraises, je revois les noisettes et les écureuils

*Achevé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 16 février 2011.  
Dépôt légal : février 2011.  
Numéro d'imprimeur : 78523.*

ISBN 978-2-207-11019-5/Imprimé en France.

179324



# L'Hydre de Lerne Cécile Wajsbrot

Cette édition électronique du livre  
*L'Hydre de Lerne* de *Cécile Wajsbrot*  
a été réalisée le 03 mars 2011  
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
imprimé par Floch à Mayenne  
(ISBN : 9782207110195).

Code Sodis : N46307 - ISBN : 9782207110218  
Numéro d'édition : 179324